

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

“Aime Dieu et

va ton chemin.”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VIII.

MONTRÉAL, NOVEMBRE 1880.

No. 1

SOMMAIRE.

- 1.—SOUSCRIPTIONS.
- 2.—NOTRE JOURNAL.
- 3.—DISCOURS DE SA SAINTETÉ LÉON XIII AUX ANCIENS FONCTIONNAIRES PONTIFICAUX.
- 4.—UN COUP DE CLAIRON.
- 5.—NOS MORTS.

- 6.—MENTANA.—LE 3 NOVEMBRE A MILAN.
- 7.—LES ZOUAVES PONTIFICAUX EN AFRIQUE.
- 8.—LE JOURNAL DE MGR DANIEL.
- 9.—UN SALUT FRATERNEL.
- 10.—RÉCENSEMENT DÉCENNAL.
- 11.—NOTE DE LA RÉDACTION.

Souscriptions.

Prix de chaque souscription, 5 cts. par mois, où 50 cts. pour l'année, payés d'avance.

ŒUVRE DU DENIER DE ST-PIERRE.— Deuxième Liste.

Révd. Edm. Moreau.....	\$2.00
Gustave A. Drolet.....	0.50
	<hr/>
	\$2 50

ŒUVRE DE L'EVÊCHÉ DE MONTRÉAL.— Deuxième Liste.

MM. Noé Dumontier et son épouse.....	\$5.00
Placide Béral et épouse.....	1.00
Domithilde Sabourin.....	1.00
Joseph Laferrère et épouse.....	1.00
Ol. Lincourt jr, et épouse.....	1.00
Pierre Lagacé et épouse.....	1.00
Théodore Beaupré.....	0.50
Rév. Vit. Dupuis, Ptre, Vic.....	0.50
Rév. Edm. Moreau, Curé.....	4.00
Gustave A. Drolet.....	0.50
	<hr/>
	\$15 50

Notre journal.

C'est le 25 août 1875 que le *Bulletin de l'Union-Allet* voyait le jour; le Bulletin est par conséquent dans sa huitième année d'existence; pour un journal, c'est être arrivé à l'âge de majorité.

Le *Bulletin de l'Union-Allet* n'a donc plus rien du caractère de l'enfant, et, mettant de côté toute fausse modestie, avouons qu'il n'a jamais su faire l'enfant. Pas d'espégleries, pas d'escampettes, pas de folies de jeunesse dans les huit années de vie de notre précieux petit organe. Oui, l'Union-Allet a droit d'être fière de son organe, ses huit années sont là pour le prouver: *il a marché droit son chemin.*

Si les zouaves ont raison de s'enorgueillir de leur modeste journal, celui-ci a grandement droit aussi d'être fier de ses patrons.

Les Zouaves Canadiens ont fait preuve d'un beau dévouement, d'un grand et rare esprit d'union et de fraternité, en soutenant, comme ils l'ont fait, leur journal dépourvu de toute ressource matérielle et n'ayant que des obstacles à rencontrer.

Si jamais, dans notre pays, une association a donné un bel et grand exemple, c'est bien l'Union-Allet, par l'existence soutenue de son Bulletin.

En effet, il n'y a peut-être pas un pays au monde où, comme en Canada, autant d'institutions meurent au berceau. Que de projets, que d'entreprises dont la naissance et la mort portent la même date!

S'il fallait compter tous les sublimes élans qui, après s'être produits, ont été étouffés, toutes les grandes choses marquées souvent avec éclat et tombées tout de suite, sans vie sur le sol, il y en aurait une longue suite, seulement pour l'espace de huit ans.

Notre publication, par le fait seul de son maintien, est une grande leçon; le *Bulletin* donne la preuve d'une grande énergie, d'une rare persévérance et fait honneur aux Zouaves Pontificaux Canadiens.

Nous ne serons pas assez présomptueux, néanmoins, pour tout attribuer à notre bon vouloir et à notre courage; *nisi dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Nous reconnaissons que si le bon Dieu ne s'en fût mêlé, notre entreprise serait à terre depuis longtemps. Les bénédictions du regretté Pie IX, de Léon XIII, de nos évêques ont été pour notre petite plante une rosée qui l'a fait germer, qui l'a fécondée et qui a grandement contribué à lui conserver la vie.

Aussi sommes nous empressés, en commençant une nou-

velle année, de supplier nos bien-aimés Pasteurs de continuer à nous favoriser de leurs bienfaisantes sympathies et de leur bénédiction, nous engageant à faire notre possible comme par le passé, pour *aimer Dieu et aller droit notre chemin.*

Nous nous jetons aux pieds de notre Roi, Léon XIII, le suppliant humblement d'élever sur nous sa main de Pontife suprême. Nous venons d'entendre les paroles pleines d'encouragement qu'il lui a plu d'adresser aux anciens employés de l'administration pontificale; ces paroles nous disent de *peu sévérer et d'espérer.* Donc, *persévérons et espérons.* Vive Léon XIII!

Discours de S.S. Léon XIII aux anciens fonctionnaires Pontificaux.

Rome, 24 octobre.

Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII, cédant aux vœux réitérés de ses employés fidèles de l'ancien Etat Pontifical, a daigné les recevoir aujourd'hui en audience solennelle. Ces dévoués serviteurs du Saint-Siège, qui n'ont pas voulu plier devant la révolution triomphante et ont ainsi donné un admirable exemple de fidélité et de dévouement en renonçant à leurs charges et en sacrifiant leur avenir plutôt que de servir le gouvernement usurpateur, étaient réunis dans la vaste salle Ducale au nombre de 7 à 800, et c'est le cardinal Randi, ancien ministre de la police et gouverneur de Rome jusqu'au 20 septembre 1870, qui a eu l'honneur de les présenter au Souverain Pontife.

Le Saint Père est arrivé dans la salle un peu après midi. Il était suivi d'une nombreuse et brillante cour et entouré par LL. EE. les cardinaux Sacconi, Monaco, Lavallette, de Falloux, Ledochowski, Sanguigni, Meglia, Alimonda, Hergenrother, Pecci, Rigliara, Franzelin et Randi.

Sa Sainteté ayant pris place sur son trône, M. l'avocat Lenti, frère de Mgr le vice-gérant, s'est avancé et a lu une noble adresse, pleine des plus énergiques sentiments de fidélité, de dévouement, de constance, de gratitude et d'espérance.

Le Souverain Pontife s'est ensuite levé et chacun a pu admirer son excellente mine et se réjouir de l'air de force et de santé que respiraient ses traits, comme si les veilles, les soucis et les tristesses n'avaient point de prise sur son auguste personne et la fortifiaient, au lieu de l'ébranler et de l'abattre.

Après avoir promené un long regard de complaisance sur la vaste assemblée, Sa Sainteté a prononcé d'une voix lente, mesurée et ferme le remarquable discours suivant qui, nous n'en doutons pas, produira partout la plus grave impression et dont nous ne tarderons pas à voir les importantes conséquences :

" Grande est la consolation, s'est écrié le Saint-Père, que Nous donnons, chers Fils, votre présence et votre concours si nombreux en ce lieu, car ils sont une nouvelle preuve de votre fidélité et de votre attachement à Notre personne et au Saint-Siège. En effet, au milieu d'une grande perversion des esprits et de l'abandon de beaucoup dans ces temps où l'on a si peu le courage de son propre devoir, votre constance est non-seulement une bonne action, elle

est aussi un exemple d'honorabilité dont notre époque a si grand besoin,

" Toutefois, au contentement que Nous procurent votre hommage et les nobles paroles qui Nous ont été adressées, vient se mêler le douloureux sentiment du souvenir de ces jours moins malheureux qu'à présent, où, en bons et fidèles sujets, vous prêtiez au prince légitime, chacun dans votre charge, d'honorables services, et où le prince, dont le gouvernement était paternel pour tous, et principalement pour ceux qui le servaient avec fidélité, pouvait vous témoigner son amour et sa satisfaction pour les services rendus.

" Mais la condition des temps est tout à fait changée maintenant, et vous savez fort bien par quels déplorables faits d'autres jours néfastes ont succédé à ceux-là.

" Le dessein de la divine Providence, qui avait accordé au Souverain Pontife un pouvoir temporel pour qu'il pût jouir d'une entière liberté et d'une vraie indépendance dans l'exercice de son autorité spirituelle, a été renversé par des attentats successifs, à la suite desquels le Pontife Romain a été dépouillé de toute liberté et de toute indépendance.

" Il est vrai que, pour esquiver l'odieux de ce fait, on ne cesse de répéter que Nous sommes libres parce que nous ne sommes pas sujets à une oppression extérieure, mais celle-là n'est pas une vraie liberté qui dépend du bon plaisir des autres, et celle-là non plus n'est pas une réelle indépendance qui est soumise au caprice d'autrui.

" On dit aussi qu'on Nous a laissé la parole libre, comme si tant de Nos prédécesseurs ne l'avaient pas conservée telle au fond des catacombes, dans les prisons, en face de fiers tyrans et sous la menace des plus cruels tourments, et cependant ils n'avaient dans cette situation ni liberté ni indépendance.

" Nous savons encore qu'on ne cesse de dire et d'écrire que Notre autorité apostolique est respectée et révérée ici, à Rome; mais il suffit, pour connaître la vérité, de prêter l'oreille aux insultes et aux injures auxquelles, tous les jours, en mille manières et impunément, Nous sommes en butte, Nous, l'Eglise et la Religion, dont, quoique indignement, Nous sommes le Chef. Peu de semaines se sont écoulées depuis que sous Nos yeux on a voulu célébrer avec des réjouissances inaccoutumées ce jour pour Nous toujours néfaste, où le Pontife se vit obligé de s'enfermer dans cette demeure.

" Enfin on dit et on répète que l'on n'empêche pas ce qu'exige le gouvernement de l'Eglise; mais il est certain qu'on multiplie les empêchements de toutes sortes, soit, par exemple, en Nous ayant enlevé le secours puissant des Ordres religieux qu'on a dispersés pour les anéantir, soit en osant avancer de prétendus droits d'exécutif sur les Bulles et de Patronat, droits prétendus qui enchaînent grandement la liberté du Saint-Siège et qui deviennent extrêmement nuisibles au bien spirituel de l'Eglise. Que dire ensuite de l'occupation violente de diverses églises de Rome, qu'on a enlevées au culte public pour les employer à des usages profanes, et dont on a contesté au Pape le droit de propriété et de revendication ?

" Que dire de l'entrée laissée toute grande ouverte dans cette ville, siège du Catholicisme, à l'impiété et à l'hérésie, sans possibilité aucune d'y opposer un remède suffisant et efficace ? Bien plus, quand, poussés par l'amour que Nous éprouvons pour la population romaine qui Nous est plus spécialement confiée, Nous avons voulu opposer aux écoles protestantes et aux autres, dangereuses pour la foi de Notre peuple, des écoles où la foi et la morale de ses fils ne courût point de périls, Nous n'avons pas pu le faire avec Notre autorité de Pontife, mais Nous avons dû nous servir des moyens dont peut user toute personne privée, consciencieuse.

" Par ce peu de paroles vous voyez, chers Fils, combien est dure et difficile la condition dans laquelle la révolution a placé le Pontife Romain, et, par conséquent, combien sont folles les illu-

sions de ceux qui parlent d'une acceptation des faits accomplis de notre part. Nous souvenant toujours de nos devoirs et sachant ce qu'exige la dignité et le bien de l'Eglise, Nous ne Nous résignons jamais à la présente condition des choses, et Nous ne cessons jamais, comme nous n'avons jamais cessé jusqu'ici, de réclamer ce qui a été injustement enlevé au Siège Apostolique.

" Puis, plein de confiance et de tranquillité, Nous attendrons qu'il plaise à Dieu, qui a dans ses mains le sort des hommes et du Saint-Siège, de mûrir le jour où il sera fait justice et rendu raison à son Eglise. En attendant nous vous adressons à vous qui avez conservé au Saint-Siège la fidélité qui lui est due, et Nous vous exhortons chaudement à continuer à marcher dans l'honorable voie que vous avez entreprise. Puis, pour vous confirmer dans ces nobles résolutions et vous donner un gage de notre spéciale affection, Nous vous donnons du fond du cœur, à vous, à vos biens et à vos familles, l'apostolique bénédiction. *Sit nomen Domini etc., etc.*

Un coup de clairon.

M. le général de Charrette a prononcé dernièrement en Vendée le remarquable discours que nous reproduisons ci-dessous et qui peut se passer de tout commentaire. Le rap ort du banquet dit, et nous n'avons nulle peine à le croire, que l'allocution vibrante du général a soulevé des tempêtes d'applaudissements ; l'émotion débordait de cette foule généreuse, coupant chaque phrase par ses acclamations tenaces : Vive Henri V ! Vive le Roi ! Le général a parlé ainsi :

" Un vieux proverbe dit : " Le silence est d'or." Il aura tort aujourd'hui, car Vendéen je suis ; je me trouve au milieu de mes compatriotes. Je veux parler à cœur ouvert.

" Je vous l'avoue, mes amis, quelque bonheur que j'éprouve en ce moment, je préférerais le rôle de mon grand oncle lorsque les laboureurs, les gars de sa contrée venaient lui demander de se mettre à leur tête et le contraignaient presque à prendre la défense de leurs droits outrageusement violés.

" Ce sera votre honneur suprême, habitants du Bocage et de la Vendée tout entière, que d'avoir été les premiers à vous lever, les premiers debout ! Mais il y a entre vous et nous un contrat qui a toujours existé et qui ne finira qu'à la mort. Dans beaucoup de partis on ne pourrait en dire autant : souvent les chefs partent, les soldats restent et meurent !

" Mais, sans préjudice des appels de l'avenir, il est de notre devoir actuel, présent, de nous défendre par tous les moyens possibles ; car de toutes nos libertés, la plus précieuse est attaquée, celle d'élever nos enfants comme le furent nos pères, morts, vous le savez, en défendant leurs foyers, leurs familles, leur Roi et leur Dieu !

" Les voyez-vous, nos maîtres d'aujourd'hui, s'attaquer à de pauvres gens qui prient ? Les voyez-vous, ces hommes forçant les portes des monastères parce que les religieux adorent un Dieu qui n'est pas le dieu-Etat ? Les voyez-vous violant le domicile privé ? — Qui sera en sûreté demain ? — Les voyez-vous dispersant toutes les congrégations enseignantes parce que les religieux ont toujours été les premiers devant l'ennemi, que cet ennemi s'appelle l'étranger ou qu'il s'appelle l'anarchie !

" Ah ! je le répéterai ici : je demande une religion de

l'Etat parce que ceux qui veulent de l'Etat sans Dieu ne peuvent, même s'ils le voulaient, être tolérants ; ne croyant à rien, ils ne peuvent accepter les croyances des autres ; ils ne peuvent même pas être justes. Etrange justice, en effet, que celle qui refusait hier à un général accusé, à un chef de corps d'armée le droit à la défense, le droit à la lumière !

" Eh bien ! Vendéens, je reviens à nous et à nos libertés. Croyez-vous que cet état de choses puisse durer longtemps et qu'on puisse attaquer impunément des citoyens paisibles dans leurs croyances les plus chères ? Croyez-vous que Dieu ne suscitera pas un incident quelconque qui nous permette de revendiquer la liberté de nos consciences ?

" La guerre de Vendée s'est faite sur la question religieuse, sur la question politique et aussi sur celle des intérêts menacés. Nous voici revenus à la question politique ; quant aux intérêts matériels dont le développement mensonger enorgueillit si fort nos adversaires, il suffirait de bien peu de choses pour renverser ce colosse aux pieds d'argile.

" Je ne demande rien, si ce n'est la grandeur de mon pays et sa prospérité. Je crois à sa régénération prochaine parce qu'un gouvernement ne touche jamais impunément aux sentiments intimes qui font la gloire d'une nation, et je vous affirme que sans le Roi nous ne pourrions avoir la liberté du devoir ni celle de la conscience.

" Une vieille chanson a bercé mon enfance. Elle est vendéenne, n'en doutez pas ! Son auteur est M. le comte Edouard de Monti, mort il y a quelques années au service de son Roi :

Quand viendra l'orage,
Amis nous serons là ;
Et l'écho du Bocage
Redira : Nous voilà ?

" Eh bien ! l'orage est là qui nous menace de toutes parts. Nos ennemis veulent tout détruire, jusqu'à la croix, symbole de nos croyances et signe de notre Rédemption.

" Vendéens, l'heure est proche, et pendant qu'ils se livrent à des actes de basse tyrannie avant qu'ils n'arrivent à la réalisation de leur programme, c'est-à-dire à la Commune, Vendéens nous serons là, autour de notre Roi et de son drapeau pour défendre nos familles, nos enfants notre Dieu et ce beau royaume qui s'appelle la France. Vive le Roi !

Nos morts.

Le mois de novembre, si pieusement consacré à la mémoire des morts, reporte tout naturellement notre esprit vers ceux de nos camarades que la mort a fauchés soit au sein de leur famille, soit au service du S. Siège ou au champ d'honneur.

Quelle est la famille qui, dans le cours de ce mois, ne pense pas aux membres qu'elle a perdus ? Or, qu'est-ce qu'un régiment, si ce n'est une grande famille où les chefs sont les aînés respectés et obéis, mais où tous sont frères-d'armes ? Et quand ce régiment est un régiment

chrétien, que ce régiment chrétien a servi pendant dix ans l'auguste cause du Vicaire de Jésus-Christ, la religion qu'il défendait, ne lui fait-elle pas un devoir de commémorer ses morts ?

De plus, quel régiment, parmi les défenseurs du Pape, était littéralement plus catholique que le régiment des zouaves ? Formé de jeunes gens appartenant à toutes les parties de l'univers, il mérite certainement le nom d'universel, de catholique.

Nous avons donc de bonnes et fortes raisons pour penser à nos camarades défunts et prier pour le repos de leurs âmes. Pendant dix ans, plus de 12 mille jeunes gens ont endossé notre uniforme ; de ce nombre, combien sont morts ?

Nous ne parlons pas de ceux qui sont tombés les armes à la main. Ceux-là, et ce sont les plus heureux, sont presque assurés de leur bonheur éternel, et certes, la mort de plusieurs d'entre eux, que nous avons connus, ne nous donne aucun doute sur leur sort éternel. A compter de Guérin, le jeune ecclésiastique blessé mortellement à Castelfidardo, jusqu'au jeune Julian Watts Russell, tué à Mentana, la série de ces martyrs est longue et renferme bien des pages touchantes et d'admirables exemples. Qu'ils sont heureux ceux qui sont morts en combattant les armes à la main, pour le Christ et son Eglise ! Ceux-là, disions-nous, sont les saints du régiment et forment déjà un beau bataillon d'anges tutélaires pour ceux qui restent ici-bas. Ils sont nos garants, et nous ne doutons pas que tous les jours ils n'intercèdent pour nous.

On dit qu'un ordre religieux possède la promesse du salut de tous ses membres. L'ordre des jésuites, cet ordre si militaire, si dévoué, si obéissant, possédant tant de qualités qu'il se rend, par là même, insupportable aux ennemis de l'Eglise, cet ordre persécuté, honni, mais toujours sur la brèche, sans peur comme sans reproche, mérite bien que cette promesse lui ait été faite.

Nous osons espérer que tous les défenseurs de l'Eglise partagent un peu cette promesse, et nous ne pouvons nous empêcher de croire que le bon Dieu, dans sa miséricorde et sa justice, leur fera de telles grâces qu'il assurera ainsi leur salut. Nos aumôniers et bon nombre de nos camarades sont là pour dire que tous ceux qu'ils ont vus mourir paraient bien préparés, faisant un sacrifice généreux de leur vie pour Dieu et son Vicaire sur la terre. N'est-ce pas là un grand motif d'espérer que Dieu aide tout particulièrement, dans le moment de la séparation du corps et de l'âme, ceux qui n'ont pas craint, un jour, cette séparation pour le salut de son Eglise et du Pape ?

Ces espérances, cependant, ne doivent pas nous faire négliger la prière pour nos morts. Dieu est infiniment bon, mais aussi infiniment juste, et la moindre souillure ne trouve grâce devant lui que lorsque l'âme en est purifiée.

Pensons donc à nos morts et prions pour eux. C'est un grand service à leur rendre s'ils n'ont pas encore atteint la gloire éternelle. Chaque branche de la grande famille du régiment se souvient de ses morts : nous n'oublierons pas les nôtres. Quoique aucun de nos camarades canadiens ne soit tombé au champ d'honneur, neuf d'entre

eux sont morts à Rome au service du Pape. Un dixième a trouvé la mort dans les hôpitaux français des suites de blessures reçues au service de la mère-patrie en 1870. Pensons à ces chers amis et prions pour eux. Depuis notre retour de Rome, beaucoup de nos camarades sont allés reposer au *Campo Santo*. La mort a fauché largement dans notre petit bataillon. Sur 500 Canadiens enrôlés, vingt sont morts. Nos données sont assez exactes, peut-être bien en oublions nous quelques-uns ; pensons à eux et prions pour leurs âmes.

Nous ne pouvons pas oublier de mentionner un nom, celui de Hugh Murray, le modèle de la fidélité, de la persévérance. Pendant dix ans, il a cherché, au service du Pape, la mort qu'il a trouvée dans les rangs d'une armée combattant pour une cause bien glorieuse aussi. Il croyait que le succès de cette cause amènerait le succès de la cause pontificale. On peut dire qu'il servait encore sous le drapeau jaune et blanc quand la mort l'a frappé. Mort au champ d'honneur, Murray peut bien être placé à la tête des Canadiens morts pour la cause du pouvoir temporel.

Notre devoir est donc tout tracé : les sections de l'Union Allet doivent faire dire des messes pour nos glorieux morts, et le bureau central aura déjà, quand cet article paraîtra, donné des ordres en conséquence. On n'aura, fait d'ailleurs, en cela, que renouveler ce qui s'est toujours fait au mois de novembre depuis la fondation de l'Union-Allet.

C'est une grande et noble aumône que de prier et de faire prier pour les morts ; si un verre d'eau donné de bon cœur a tant de prix aux yeux de Dieu, quelle valeur n'aura pas le service d'une messe offerte pour le rachat d'une âme ? Pensons donc efficacement à nos morts, prions et faisons prier pour eux.

Mentana.

LE 30 NOVEMBRE 1860 A MILAN.

Il est bon de rappeler chaque année ce nom glorieux à la mémoire des anciens soldats du Pape. Castelfidardo, il est vrai, aura toujours la première place sur notre drapeau. Cette glorieuse défaite, en effet, a été le berceau du Régiment et personne d'entre nous ne récusera cette origine ; ce jour-là un petit groupe de braves fonda une phalange impérissable. Ce combat dont l'issue fut un premier empiètement violent sur le pouvoir temporel des Papes fut aussi le signal d'une levée chrétienne. Les résultats, tout glorieux pour le Régiment, firent voir que la foi n'était pas teinte au monde ; le vieil esprit des croisades souffla en France, en Belgique, dans le monde entier. Sept ans après, un régiment de croisés affrontait encore un ennemi puissant, d'autant plus puissant que derrière lui s'avancait une armée régulière prête à entrer en ligne et à achever la petite troupe du Pape que trois mois de combats incessants avaient peu à peu exténuée. Mentana arriva, la revanche de Castelfidardo sonna ; nous savons si la victoire fut complète et la revanche brillante. Les résultats en furent immenses. Garibaldi battu à plate couture, l'Italie arrêtée, laissèrent à Pie IX tout le temps de convoquer les grandes assises du Vatican.

C'est donc à bien des titres que nous avons droit de nous enorgueillir de cette journée du 3 novembre. Nous avons cru jusqu'à ce jour que l'armée pontificale était la seule qui eût droit de la rappeler avec honneur et orgueil, mais Garibaldi pense autrement. Ce fameux libustier, vu les besoins politiques de l'Italie d'aujourd'hui a cru devoir réveiller les pauvres morts de son armée et les présenter au peuple italien comme ses martyrs. Le général *Montre-ton-dos* a cru qu'il pouvait bien, après les avoir lâchement délaissés sur le champ de bataille, reparaitre avec eux en public 13 ans après, pour s'en faire une nouvelle cohorte à l'attaque de la royauté piémontaise. Du reste après avoir violé la majesté des lois dans l'affaire Canzio, peu lui importait d'attaquer la royauté, lui qui depuis tant d'années d'avilissement et d'aplatissement devant tous les régimes, ne travaille qu'à sa propre gloire et à l'engraissement de la famille un peu polygame qu'on lui connaît.

Donc, le 3 novembre dernier, à Milan, Garibaldi découvrait à la vue des Milanais un monument élevé aux pauvres égarés qu'il avait menés contre la papauté et qu'il avait lâchés ensuite. En plein royaume d'Italie un monument à des hommes qui ont attaqué le *palladium* de l'Italie, le pouvoir temporel du Pape, un monument à ces enfonceurs des portes ouvertes de la Sicile, un monument aux sacrilèges de Bagnorea et de Monte Rotondo, un monument aux voleurs des caisses publiques, un monument aux battus de Mentana, le tout béni par le grand prêtre Giuseppe lui-même, ayant pour thuriféraire Rochefort le lanternier et les compagnons de Néméa et de l'Internationale pour enfants de chœur : quelle idée cocasse ! et comme ont dû bien rire ces pauvres Milanais qui ne croyaient pas marcher si vite depuis 1859 quand ils étaient sous la férule autrichienne ! Mais avec Garibaldi il ne faut douter de rien et si le diable ou la secte lui prête longue vie, comme il paraîtrait que cela lui est déjà arrivé, préparons-nous à en voir encore de plus drôles.

Le monument une fois découvert s'ensuivirent des *speechs*, des *punch* et le reste :—On ne sait quelle partie de la fête fit le plus d'effet sur le pauvre mannequin révolutionnaire, mais la télégraphie du lendemain nous annonça une grave maladie chez le nouvel Achille d'Aspromonte. Aussitôt, grand émoi chez les frères et amis, Gambetta ne fut pas le dernier à demander des nouvelles du brave allié qui devait sauver la France en 1870 et ne sauva, avec ses compagnons, que la caisse des petites villes.

Au plus mal ! le héros de Palerme, d'Aspromonte, de Mentana, de Dijon, au plus mal ! Telle fut la réponse du télégraphe. Nous ne savons au juste ce qui est arrivé au général ; ce qui est probable, c'est que la révolution est sur le point de perdre, je ne dirai pas son porte-étendard mais le porteur de la chemise rouge, le porteur de la loque sanguinaire qu'il a agitée si souvent et à tous vents en Italie, en France et qu'il a même fait parader aux yeux de ces bons anglais de Londres au vieux cri de *No Popery*. Le prince de Galles et MM. les ducs de Westminster et de Malborough vont perdre un bon ami ; nous nous rappelons en effet l'accueil que ces Messieurs firent à Garibaldi.

Sic transit ! Transeat !

Nous avons parlé d'Aspromonte. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'en octobre 1862, Garibaldi levait l'étendard contre le gouvernement de Turin. La guerre civile éclatait. Rattazzi alors premier ministre y vit une attaque (dissimulée alors, mais se révélant aujourd'hui) contre la royauté savoisiennne. Ordre fut donné de poursuivre à outrance Garibaldi et ses volontaires. La rencontre eut lieu à Aspromonte. Hélas ! Pour la seule fois que Garibaldi se montra à la tête de ses troupes, le hasard lui en voulut. Une balle au talon mit fin, pour le moment, à ses courses vagabondes. Nélaton, le célèbre chirurgien de Paris, accourut et Garibaldi disparut pour quelque temps dans une longue convalescence. Voici cependant ce qu'une personne digne de foi raconta à l'auteur de ces lignes.

Garibaldi, blessé au talon à Aspromonte, soigné par Nélaton, mourut de cette blessure. Un moine appelé en toute hâte auprès du moribond, accourut à son chevet, reçut sa confession et le vit mourir pénitent. Ce moine pourchassé par la secte et menacé de mort, se réfugia en Belgique, dans un monastère près d'Ypre où le rencontra M. X. à qui il confia cet aventure. Comment arrivait-il que quelques années plus tard Garibaldi vivait encore ? Le moine racontait que le véritable Garibaldi n'avait qu'une oreille, ayant perdu l'autre dans une révolution de l'Amérique du sud ; que le nouveau Garibaldi *fabriqué* à l'aide d'une grande ressemblance avec l'ancien, avait été obligé de souffrir une opération douloureuse afin d'échapper à d'indiscrètes amis de l'ancien. Le moine ajoutait que la preuve la plus convainquante était que l'ancien parlait avec facilité la langue anglaise et que le nouveau, à Londres, n'avait pu faire un seul discours en cette langue au grand dégoût de ses admirateurs. Et voilà comment il pourrait se faire qu'à cette heure Garibaldi No. 2 serait sur le point de mourir, tandis que le No. 1 repose en paix depuis 1862. Ou attribue à Mazzini l'invention de cette doubleure. De plus les biographes de Garibaldi ne s'accordent pas sur sa taille ; les uns le font de grande taille, tandis que d'autres lui donnent une faible moyenne, ce qui en réalité est vrai. La ressemblance physique entre ces deux personnages n'est pas aussi frappante que la ressemblance morale. La haïe de l'Eglise et de la Royauté, la soif des honneurs à bon marché, mais lucratifs, et enfin une habileté égale à fuir, ou plus poliment, à se dérober devant l'ennemi, convaincront bien du monde que le second était digne de succéder au premier. Pourrait-on supposer que les embarras matrimoniaux du second seraient dus aux restes légitimes du premier ? Chi lo sa ?

Quoi qu'il en soit le Garibaldi d'aujourd'hui a festoyé à Milan le jour de la plus grande reculade garibaldienne. Et qu'a-t-il fêté en cette occasion ? Serait-ce le souvenir de sa honte ou la mémoire des pauvres égarés qu'il a menés au massacre ? Mais le voilà sur son lit de mort ! Toujours est-il que Mentana pourrait lui être doublement fatal. Nous serions curieux d'assister à l'autopsie et nous choisirions le talon comme objet de visite pour notre scalpel. Notre opinion serait vite forinée.

Les zouaves pontificaux en Afrique.

(De la *Fedelta* du 31 Oct.)

“ Le 6 de ce mois, six frères des missions Africaines de Mgr Lavigerie partiront de l'Algérie, sur le *Goa*, en route pour le Zanzibar. Les missionnaires de N.-Dame d'Algérie seront accompagnés de huit auxiliaires sous les ordres du capitaine Léopold Joubert, des Zouaves Pontificaux.

Le Supérieur, le R. P. Guillet, de Nantes, guidera ces valeureux champions de la civilisation chrétienne vers la mission du R. P. Laburon, à moitié chemin entre Zanzibar et le lac Tanganika, où ils devront fonder tout de suite une station ; plus tard ils en établiront une autre plus loin.

L'émouvante cérémonie des adieux et du baisement des pieds des missionnaires eut lieu dimanche, le 10 ; on avait dû hâter le départ des Pères destinés au Sahara. La bénédiction des armes et la cérémonie de l'engagement des auxiliaires eut lieu le 24, dimanche passé ; l'engagement est de trois ans au moins.

Une douloureuse nouvelle est venue contrister, mais non décourager ces intrépides apôtres ; le Père Ganachaud, un ancien soldat de Charette, a succombé après quelques jours de marche de Tabora, quand on le pensait déjà arrivé à Oudjiji, malgré les soins admirables qui lui furent prodigués avec un zèle admirable par l'auxiliaire d'Hoop, qui l'accompagnait. D'Hoop était sergent aux Zouaves Pontificaux et là, sous le soleil ardent de l'équateur, il est toujours ce qu'il fut dans nos belles campagnes romaines, le vrai type Flamand, la fidélité à toute épreuve unie au courage du bien.

Que Dieu accompagne ces apôtres et nos frères qui sont avec eux comme nous les accompagnons des vœux les plus ardents de notre cœur. ”

La distance qui nous sépare de nos vaillants camarades en Afrique ne fera qu'augmenter notre admiration pour leur courageuse entreprise. Nous savions que depuis quelques années, Mgr de Lavigerie, archevêque d'Alger, avait ouvert une carrière aux anciens Zouaves Pontificaux, carrière honorable et glorieuse qui fait si bien suite à celle de la défense du pouvoir temporel, puisqu'elle n'est que la continuation de la mise en pratique des principes qui poussèrent la jeunesse catholique à Rome. La Belgique et la Hollande, dont les enfants sont de beaux types de fidélité et d'abnégation, ont ouvert la voie, et la France n'a pas tardé à suivre le sentier du dévouement.

Il y aurait bien à écrire sur cette nouvelle milice africaine ; son cachet quasi-monastique, ses vœux, les cérémonies religieuses qui accompagnent le revêtement des armes, tout est du plus haut intérêt.

On se rappelle involontairement les anciens ordres de chevalerie, Malte et Calatrava.

Nous savons tout l'intérêt que portent nos camarades et amis à cette œuvre, aussi avons-nous immédiatement écrit afin d'avoir des renseignements complets sur l'ordre des auxiliaires des Missions d'Afrique.

Nous nous empresserons de les communiquer à nos lecteurs. Qui sait si nous ne réveillerons pas quelque dévouement endormi ? De toutes manières nous ferons con-

naître une belle et bonne œuvre qui ne saurait que faire battre les cœurs bien nés de la famille catholique. La vue du bien est une grande consolation et elle est très-souvent le signal de bonnes actions dans bien des cœurs.

Le Journal de Mgr. Daniel.

Les Zouaves pontificaux, ou Journal de Mgr Daniel, aumônier des Zouaves, camérier secret de S. S. Pie IX et de S. S. Léon XIII, par M. l'abbé J.-S. Allard, doyen du Chapitre.—1 vol. in-18 de 544 pages. Nantes, imp. Bourgeois, rue Saint-Clément, 57.

Nous devons des actions de grâces à M. l'abbé Allard pour nous avoir donné le *Journal* de Mgr Daniel, et nous avoir fait pénétrer ainsi dans la vie morale de ces jeunes *croisés*, qui ont montré au monde, en plein XIX^e siècle, ce que peuvent être et ce que sont de *vrais soldats de Dieu*. Sans doute, l'histoire de cette vaillante troupe n'est plus à faire. Elle a été burinée sur le bronze à Castelfidardo, Mentana, Loigny, Auvours ; mais un côté de cette histoire n'était pas encore suffisamment connu ; on admirait la discipline, la bravoure, le dévouement, mais on ne savait pas assez où ces nobles qualités prenaient leur source ; on voyait d'intrépides soldats, mais on ne se demandait pas toujours à quel point ils étaient chrétiens.

Eh bien ! c'est le caractère chrétien du zouave pontifical que le *Journal* de Mgr Daniel met surtout en relief, et il le fait tout simplement, par des notes de chaque jour, écrites sans préparation, au courant de la plume, et se bornant presque toutes à constater des faits. Mgr Daniel notait tout, n'oubliait rien, de telle sorte que son manuscrit, laissé par lui au général de Charette, ne comprenait pas moins de quatorze gros cahiers. Y avait-il utilité de reproduire indistinctement toutes ces notes, dont beaucoup n'avaient d'intérêt que pour celui qui les avait prises ? M. l'abbé Allard ne l'a pas pensé et avec raison. Il a donc supprimé parfois, analysé souvent, cité textuellement les parties importantes, et nous a, en définitive, rendu vivant cet excellent et vaillant prêtre qu'un portrait fidèle nous représente en tête du volume.

Vainement, je le sais, chercherait-on, dans ce portrait, ce qu'on appelle l'air militaire, cet air qui, après tout, va assez mal à un prêtre, fût-il aumônier de régiment ? A celui-là, en effet, plus qu'à tout autre, il importe d'être toujours prêtre et d'en avoir l'air, par la dignité, la réserve, la modestie, et c'était là précisément ce qui distinguait Mgr Daniel. Chez lui, la fermeté était douce, l'initiation toujours en éveil, mais toujours prudente, l'affabilité constante et naturelle. Personne, d'ailleurs, ne s'épargnait moins que lui ; c'était un vrai soldat, et il avait à cela d'autant plus de mérite qu'il était toujours en lutte avec sa chétive santé. “ Je n'ai pas le temps d'être malade. ” disait-il parfois, et on le rencontrait partout où il y avait du danger à courir et du bien à faire. “ Si nous avons notre bon ange pour nous protéger, disait un combattant de Mentana après la bataille, l'abbé Daniel en a eu plus de dix pour le garder aujourd'hui, ” tant sa belle conduite, son imperturbable sang-froid, son dévouement avaient été admirés. “ Il a assisté à tous les combats. a écrit, de son côté, le général de Charette ; mais il a fait mieux, car il a constamment combattu pour le bien et,

jusqu'au dernier moment, il lui a consacré ce qui lui restait de forces."

Piè IX, enfin, ne le rencontrait jamais sans lui adresser de ces mots qui expriment le mieux l'affection et l'estime. Le voyait-il au campement? "Voilà le bon aumônier, disait-il, qui ne laisse jamais les siens, qui dort avec eux sur le pré, parce que, si quelqu'un a besoin de lui, *eccolo, pronto, subito*, (le voilà aussitôt, prompt, rapide)." Et, lorsque Rome fut au pouvoir des Piémontais, l'apercevant parmi ses fidèles: "Daniel, lui dit-il, nous voilà dans la fosse aux lions... Notre bon Daniel... Ah! celui-là n'a jamais fait que du bien, il s'est donné tout entier à ses pauvres Zouaves."

Tout entier, c'était bien le mot. Si son âge permettait peu de lui donner le nom de Père, il était du moins pour tous un ami cordial, dévoué, constant! un ami qu'on ne se bornait pas à estimer, mais qu'on recherchait. Dès son arrivée aux Zouaves, commencèrent chez lui, pour nous servir du mot de M. Allard, ces *aimables réunions* "qui avaient tant de charmes, ajoute-t-il, qui ont donné lieu aux relations les plus utiles et produit de si heureux résultats." Le modeste appartement de l'abbé Daniel était un centre attractif où l'on aimait à se retrouver et qui ne fut jamais désert. Même depuis la dispersion du régiment, il ne cessait d'être fréquenté; et lorsque le pieux aumônier retournait à Rome, il reprenait son *jour* pour les Zouaves qui s'y trouvaient; c'était un besoin de son cœur, et ce besoin était ressenti par tous.

Ce fut là que prit naissance la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui fit voir à l'Italie l'édifiant et touchant spectacle de jeunes militaires se faisant, dans toutes leurs garnisons, les bienfaiteurs et les soutiens des pauvres; ce fut là que se forma la Congrégation de la Vierge, corps d'élite dans la pratique de toutes les vertus. L'adoration spirituelle du Saint-Sacrement fut encore un des fruits de ces réunions, et ce ne fut pas le dernier. Ainsi se développait progressivement et, au gré de chacun, cette vie morale qui rend l'homme si fort sur les autres, parce qu'elle le rend fort sur lui-même.

Le Mois de Marie était, en outre, célébré chaque année par les Zouaves; une retraite pour les Pâques était donnée dans tous les cantonnements; l'abbé Daniel se multipliait, tout en s'effaçant souvent derrière des prédicateurs renommés et surtout des évêques.

Ces jours de Dieu furent longtemps les seuls beaux jours des Zouaves qui avaient compté sur des jours de gloire et de combat. Leur existence, pendant sept années, de Castelfidardo à Mentana, fut, en effet, des plus monotones et éternelles. Répartis dans de petites villes, Marino, Frascati, Terracine, n'ayant à lutter parfois qu'avec les brigands qui les évitaient et leur laissaient à peine la chance d'un coup de feu, venus enfin à Rome dans une pensée de sacrifice, et voyant le sacrifice fuir devant eux, ils se trouvaient dans les conditions les plus pénibles et les plus difficiles pour des hommes jeunes, plusieurs riches, tous volontaires et n'étant retenus par aucun devoir strict sous les drapeaux. On s'étonne même que le bataillon ait pu se maintenir pendant ces longues années d'inaction et l'on ne peut y voir que le sentiment religieux qui dominait tout.

"Le bataillon est l'enfant de la Providence, écrivait un de ces jeunes Zouaves, que ses parents désiraient voir revenir pour occuper une position brillante et inattendue, la Providence veille sur lui d'une manière bien visible, et, du reste, nous ne sommes pas inutiles, même dans notre inaction; nous protestons, nous entravons, nous formons un noyau toujours visible pour ceux qui, au jour du danger, voudront venir défendre la Vérité. J'ajoute que nous sommes à une excellente école; nulle part, ailleurs, il n'existe une semblable école pour former les caractères à la générosité, à la droiture et au bien. Nous avons de beaux modèles autour de nous; le commandant est incomparable comme droiture et générosité..."

Il faut lire le récit du choléra à Albano, pour voir jusqu'où allait la charité et la force d'âme chez ces hommes dévoués à une sainte mission. Leur courage sur les champs de bataille était admirable, mais ce qui fut plus admirable encore, ce fut leur ardeur à braver les coups de la peste, non pas même toujours pour sauver des malades, mais pour ensevelir des morts, pour les porter en terre, pour désinfecter des maisons, pour remplir, en un mot, les devoirs les plus rebutants qui incombaient naturellement aux familles et à la police. Les magistrats avaient fui, la population était affolée. Atteint par le fléau après des prodiges de dévouement, l'un des Zouaves, Peters, disait simplement: "Je vois le ciel au bout de tout cela." Les Zouaves frictionnent les malades, écrit l'abbé Daniel, ils les essuient, les couvrent, leur donnent de la glace; un tablier devant eux, ils ont l'air de n'avoir jamais fait autre chose.

Le pieux aumônier était resté à Rome où se trouvait la plus grande partie du corps et où le choléra faisait aussi des ravages; mais il allait de temps en temps à Albano, afin d'avoir l'œil à tout. A Rome, où il demeurait alors près du pont Saint-Ange, c'est-à-dire fort loin de *Saint-François-de-Paule*, où l'on réunit les cholériques, il n'y allait pas moins de deux fois par jour. Le matin, après sa messe, dite à l'église la plus voisine de sa demeure, *San Salvatore in Lauro*, il partait, et sans perdre une minute à rentrer chez lui, il prenait, en chemin, dans quelque modeste *osteria*, le café *indispensable* et était ensuite tout aux malades et aux mourants. On peut voir à quel point Dieu bénit, sous ce rapport, son ministère, par les récits touchants qui forment un des plus pieux attraits du volume.

Mgr Daniel ne s'est pas borné, en effet, à rédiger le *Livre des Morts* des Zouaves pontificaux, depuis 1861 jusqu'au mois de septembre 1870, il a de plus donné des détails du plus haut intérêt sur beaucoup de ces morts. C'est d'abord Artus de la Salmonière, enlevé par la maladie en 1861, et admirable devant la mort, comme devait l'être un *petit neveu de Bonchamps*; c'est Ludovic de Taillart, âme d'une douceur qui n'avait d'égale que sa piété: c'est Auguste Misson, dont l'hôtesse disait: "Ma maison est bénie, car un ange y est mort;" c'est Paul Saucet, un vieux de Castelfidardo qui torturé par la souffrance, encourageait tout le monde autour de lui: "Ne pleurez pas, disait-il, et pensez à Dieu;" c'est le lieutenant de la Villebrune, un autre brave de Castelfidardo, qui s'écriait en mourant: "Quelle bonté de Dieu! je suis prêt à

mourir !” et Leroux, Victor Martin, Genelsey, qui ne cherchaient de distraction hors du service que dans la prière ; et Merot des Granges, dont la grande préoccupation était de mourir martyr ; et le jeune duc de Blacas, dont les personnes qui entouraient sa couche funèbre, disaient : “ C’est un saint Louis de Gonzague.”

Il faut suivre, dans le livre même ces touchants récits dont nous ne pouvons citer que quelques-uns et en les déflorant. Et aux victimes de l’hôpital, il faudrait joindre les victimes du champ de bataille, dont la mort plus glorieuse ne fut pas toujours plus héroïque. Comment oublier Guillemain, de Vault, de Quatrebarbes, Loirant, Rialan, Le-ton, de Quelen, d’Herp. d’Alcantara, Pierre Guérin, Henri Pascal, Alexandre de Retz, Foucault des Bigotières et trente autres, parmi lesquels ces deux intrépides frères Dufournel unis de foi et de cœur, dans la vie et dans la mort. C’est d’Adéodat Dufournel que Mgr Daniel a écrit : “ Sa belle figure exprimait à la fois un immense bonheur et d’énormes souffrances... Il était heureux de mourir ; la vie, disait-il, est si pleine de dangers, qu’un instant de faiblesse est bientôt venu ; maintenant je me sens fort.”

Rien de fortifiant comme cette lecture. La personne de l’aumônier n’est pas moins attachante. L’abbé Daniel nous est représenté dans son enfance comme un caractère résolu, déterminé, indépendant et, un tant soit peu frondeur. “ Il était, ajoute son biographe, retors, habile, capable de monter un coup, de le conduire à ses fins et de se tirer d’affaire sans trop de mal (p. 12) ; ” mais, après une retraite, on ne vit plus que les qualités ; les défauts avaient disparu, ou, pour mieux dire, s’étaient transformés en qualités nouvelles. L’habileté et l’esprit de conduite vinrent en aide à l’initiative et à la résolution. Nous avons vu quel cercle de fortes amitiés s’était formé autour de lui chez les Zouaves ; chez les étrangers, il se fit aussi de chauds amis. Une preuve bien touchante lui en fut donnée à Anagni, sa première garnison. Le chapitre de la cathédrale l’élut chanoine honoraire, distinction d’autant plus flatteuse qu’elle fut votée à l’unanimité et sanctionnée par l’évêque.—C’est le bataillon qui est nommé chanoine, disait gaiement le nouveau dignitaire à ses chers Zouaves ; mais comme il ne pouvait porter ni la *mantelletta* ni la *cappa magna*, on l’a nommé porte-manteau.

Après Mentana, le Pape ne crut pouvoir mieux le récompenser qu’en l’appelant près de lui comme camérier secret ; c’était lui ouvrir les rangs de la prélature. Une seule personne en fut surprise, ce fut l’abbé Daniel. “ Je suis resté interdit confus, écrivait-il ; être appelé par le Saint-Père à faire partie de sa famille, de sa maison, c’était trop reconnaître mes petits services.”

Ici se place un trait de caractère qui peint l’homme. Mgr Tizzani, raconte-t-il, me dit de faire aussitôt mes visites. J’avais, ce me semble, un devoir plus pressé ; c’était de visiter les détachements. Si je ne les visitais pas cette semaine, quand donc les visiterais-je ? ” Et il part pour Mentana, Monte-Rotondo, entend les confessions et ne satisfait aux devoirs que lui imposait sa nomination qu’après cette course d’apôtre. On pense bien que Pie IX ne lui en voulut point de l’avoir fait attendre.

La rectitude de son jugement n’était pas moindre que son zèle. On peut s’en convaincre par quelques mots sur

le rôle de l’opposition dans le concile et par quelques lignes écrites sur le P. Hyacinthe longtemps avant sa chute. “ Le P. Hyacinthe, dit-il, prêche à Saint-Louis ; je ne crois pas qu’à Rome, parmi nos vieux capuchons, il il gagne une grande réputation d’exactitude de doctrine et de solidité de principes (p. 363).

Le jugement droit est habituellement la conséquence d’un esprit cultivé, mais surtout d’un esprit humble. Sous ce double rapport, il ne pouvait manquer à Mgr Daniel ; on trouvait également en lui cette sûreté de coup d’œil que les passions n’obscurcissent jamais et que donnent la mortification et la prière. Pie IX l’appelait un jour *David* sans doute à cause de sa petite taille, et il lui recommandait *Goliath*. Mgr Daniel usait peu de la fronde, mais ses moyens d’action n’en étaient pas moins puissants, car personne ne porta de plus rudes coups à ce qui est le fléau de la vie de garnison, le sans-souci et l’inconduite. Plusieurs de ses chers Zouaves sont aujourd’hui enrôlés dans la milice sainte. Le capitaine Wyart est trappiste, Bouquet des Chaux est prêtre, Henri de Villèle est religieux ; on pourrait en citer d’autres. Un grand nombre demeure fidèle à ses leçons, et pour tous son nom est un encouragement au bien, quelquefois un reproche, mais toujours un pieux et doux souvenir. (*L’Espérance du Peuple, Nantes.*)

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

Correspondance.

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos camarades la lettre suivante dont notre “ Union ” a été honoré de la part de nos compagnons d’armes d’Italie. Nous remercions bien vivement nos amis de la *Fedelta* du bon souvenir qu’ils ont bien voulu conserver de leurs anciens frères d’armes du Canada et du salut fraternel qu’il envoient à notre association. Nous les félicitons bien chaleureusement du zèle qu’ils déploient dans l’œuvre de fidélité qu’ils ont entreprise par la fondation de leur belle association, et nous faisons les vœux les plus ardents pour la prospérité d’une si noble société. Fasse le Ciel qu’il nous soit bientôt permis d’aller serrer la main de ces braves amis et reprendre avec eux notre garde au Vatican !

ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA FEDELTA.

Victoria qua vincit mundum Fides nostra.

Rome, le 4 Octobre 1880.

Mon cher frère-d’armes,

L’association catholique de la *Fedelta* a tenu hier son assemblée générale dans la vénérable église de *S. Petronio de Bolognesi*, pour nommer le Conseil de Direction en remplacement de celui sortant de charge, aux termes du règlement, et pour l’élection des auditeurs préposés à la révision des comptes de la société.

La séance ayant été ouverte par la prière réglementaire, il fut donné lecture d’un rapport sur la gestion du Conseil pendant son exercice quinquennal. Après cette lecture, et sur la proposition du Président, les résolutions suivantes furent adoptées par de vives acclamations :

BULLETIN DE L'UNION-ALLET

1° L'association catholique de la Fedelta, réunie en assemblée générale, fait acte de soumission au Souverain Pontife Léon XIII, promet d'observer fidèlement les renseignements, les ordres et même les simples désirs de Sa Sainteté, comme il convient à quiconque porte le titre de *Fidèle*, et implore humblement de sa main paternelle la bénédiction apostolique.

2° Elle réproouve solennellement tout ce qui s'est fait et dit à Rome, depuis 10 ans, contre notre sainte religion et contre les principes du droit et de la justice, et elle fait des vœux pour que le soleil de la vérité et de la justice vienne à luire sur tout le genre humain, et en particulier sur la capitale du monde chrétien.

3° Elle envoie un salut fraternel à l'*Union-Allet* du Canada, à la *ligue de Saint-Boniface* des Pays-Bas, aux *Vétérans Pontificaux* de New-York, et à tous les loyaux champions du Saint Siège, partout où ils sont dispersés par le tourbillon de la révolution.

La séance se ferme au cri répété, au milieu d'enthousiastes acclamations, de *Vive Léon XIII*.

Il m'est agréable, cher camarade, de vous faire part de ces résolutions ; et en vous priant de les communiquer à votre estimable société, je vous embrasse en Léon XIII et vous salue avec une affection fraternelle.

Le Secrétaire,

V. DE ROSSI.

(*Secrétaire de l'Association.*)

A Monsieur B. A. T. DE MONTIGNY,
Secrétaire de l'Union-Allet,
Montréal,

Recensement décennal.

Notre camarade M. Alf. LaRocque (Waterville, P. Q.) désire attirer l'attention de ses camarades au sujet du travail qu'il a entrepris. Son rapport constate qu'à 500

circulaires envoyées, il n'a reçu que 218 réponses, dont 157 seulement accompagnées de la photographie demandée. La collation de ces documents est donc forcément retardée et l'exécution du plan est remise à plus tard, vu le petit nombre de réponses.

Il prie tous ses camarades de vouloir bien répondre au plus tôt cependant. Ce n'est qu'un léger travail d'une demi-heure.

Plusieurs ont envoyé leur portrait sur zinc ou autre métal. M. LaRocque désire avoir une *photographie sur papier*, afin de pouvoir la coller dans l'album projeté.

Beaucoup de nos camarades étant absents du pays ou loin de leur famille, il sera fait, le mois prochain, une liste de tous ceux dont M. LaRocque n'aurait pas reçu la réponse, afin que leur adresse, peut-être connue de quelques-uns de nos camarades abonnés, lui parvienne ; il leur enverra alors une autre circulaire, afin qu'ils se mettent en règle.

Les camarades qui n'auraient pas encore reçu la circulaire et le questionnaire sont priés d'en demander par carte postale (avec leur adresse exacte) à M. LaRocque, Waterville, P. Q.

Note de la Rédaction.

L'abondance des matières nous a forcés de retrancher des articles préparés pour ce numéro, la *Revue des intérêts catholiques*. Le discours du général de Charette nous fait assez voir, du reste, que la persécution, en France, s'est rendue tellement odieuse, qu'elle paraît être devenue intolérable. Quant à la situation de l'Eglise, en Italie, le St. Père nous la dépeint dans toute sa navrante réalité, au cours de son admirable réponse aux anciens employés de l'administration pontificale.

Les *Souvenirs de voyage*, interrompus pour la même raison, seront continués dès notre prochain numéro.

Etablie

en 1852.



LORGE & CIE.

Chapeliens Parisiens, en Gros et en Détail, 21 rue St. Laurent, Montréal

Toujours en mains un assortiment complet de Casques en fourrures, Pelleteries dans les derniers goûts, etc.

LA MAISON DUPUIS FRERES

ETABLIE SUR LA

RUE STE-CATHERINE EN 1866.

LA MAISON DUPUIS FRERES

Importe directement ses Marchandises d'Europe et des Etats-Unis.

Deux fois par an, deux des frères DUPUIS vont à l'étranger faire les achats de la maison, et il est aujourd'hui reconnu que cette maison est la mieux assortie de peut-être toute la Puissance.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a des contrats spéciaux avec les Manufactures de Tweeds du Haut-Canada, et elle a par conséquent ses Tweeds à grand marché.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a l'agence exclusive dans le Canada pour la vente des superbes TISSUS NOIRS et de DEUIL des célèbres Manufactures Européennes Londrill, Wulf & Co., de Bradford, Angleterre, et de Richard Duluy & Cie., de Lyon, France.

Ce sont ces riches Tissus de Deuil qui sont si recherchés dans le monde entier.

Si, à tous ces avantages, on ajoute que la maison DUPUIS FRERES administre ses affaires avec beaucoup d'ordre et d'économie, sans préjudice toutefois au service qui est parfait, on comprendra comment elle peut vendre ses Marchandises aux prix du gros et par conséquent à 20 et 25 par cent meilleur marché que tout autre détailleur.

Une visite est respectueusement sollicitée à la

MAISON DUPUIS FRERES,

605, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Amherst,

ENSEIGNE DE LA BOULE NOIRE,

MONTREAL.